

2. - LE DÉBAT LIPPMANN - DEWEY

Souvenez-vous de ma conférence de 2019 sur le néolibéralisme ; je rappelai ce mot d'ordre : « Il faut s'adapter » pour ne pas prendre du retard. C'est le slogan du néolibéralisme, et notamment de l'ordolibéralisme allemand que Foucault analyse dans « **Naissance de la biopolitique** ». Il évoque aussi le colloque Lippmann d'août 1938, mais sans insister. En fait, Foucault rate l'apport de Lippmann et, en particulier, il passe à côté du débat Lippmann-Dewey des années 1920/1930. Ce faisant, il passe aussi à côté de l'influence du darwinisme sur la conception du libéralisme et du néolibéralisme. C'est Barbara Stiegler qui pointe cette limite de Foucault et qui nous conduit à reprendre les choses autrement.

Ordolibéralisme (définition très rapide) :
Système économique-politico-culturel où l'Etat est chargé de créer et de maintenir un cadre normatif comprenant 1) la liberté générale de circulation des biens et des personnes, 2) la concurrence libre et non faussée entre les entreprises, 3) le refus des politiques industrielles volontaristes et 4) l'indépendance de la Banque centrale (*Bundesbank*).

Mon propos va s'organiser autour de huit points :

Le contexte du débat - La présentation des protagonistes - Un point de départ commun - Mais deux lectures différentes de Darwin - Les thèses de Lippmann - Les thèses de Dewey - Les sources biologiques du conflit - Accords et désaccords

2.1. - Le contexte du débat Lippmann-Dewey

Trois dimensions : économique, philosophique et politico-culturelle.

2.1.a - Contexte économique – C'est la révolution industrielle. Pour les États-Unis, les décennies qui se situent de part et d'autre du tournant des XIX^e et XX^e siècles (1890-1920) constituent ce qui a été appelé aux USA la « **progressive era** » (**ère progressiste**)⁴⁻⁵. J'indique quelques grands faits (pour plus de détails, cf. Wikipédia). Les grandes entreprises (les corporations) investissent tous les secteurs d'activité. Elles sont dirigées par une toute nouvelle classe d'experts-gestionnaires. Les modes de consommation sont bouleversés. L'urbanisation est galopante. Les moyens de déplacement sont en pleine révolution. Les techniques scientifiques de communication sont en plein développement. Il y a une ombre de taille à ce tableau : les relations sociales dans l'entreprise sont très tendues.

⁴ https://fr.wikipedia.org/wiki/Ère_progressiste

⁵ https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_des_États-Unis_de_1865_à_1918

Et le pire reste à venir : à ces années complètement euphoriques succèdera la crise, à partir de 1929, et pour toutes les années 1930.

2.1.b - Contexte philosophique – Dans tous les pays, le monde philosophique est sous le coup de la parution de « **L'origine des espèces** » en 1859. *“Comment philosopher après L'origine des espèces ?”*, telle est la question. C'est ainsi que, -pour ne prendre qu'un seul exemple, -Herbert Spencer transfère les principes de la théorie de l'évolution en psychologie et surtout en sociologie avec « **Principles of Sociology** » (1876-1897). L'une de ses thèses est de dire que si la société est assiégée par tant de problèmes ce n'est pas parce qu'il y a trop de libéralisme, mais parce qu'il n'y en a pas assez, pas assez de marché, pas assez de concurrence.

Autre aspect du contexte philosophique : la fin du 19^e voit également la naissance du pragmatisme, dont Lippmann et Dewey se réclament tous les deux, et qui – lui – se demande comment on peut faire évoluer le libéralisme sans s'inscrire dans les pas de Spencer.

2.1.c - Contexte politique et culturel – La conflictualité sociale est forte et violente, je l'ai dit. La démocratie est en crise avec un taux d'abstention aux élections de 50%. Le libéralisme anarchique est honni. Tout le monde se demande comment dépasser cette phase.

2.2. – Présentation des protagonistes : Lippmann et Dewey

Il est toujours utile de présenter les protagonistes d'un débat, et encore plus en ce qui concerne Lippmann et Dewey parce que dans leur cas il faut d'emblée corriger une "erreur de perspective" que l'expression « *débat Lippmann-Dewey* » pourrait engendrer, à savoir l'idée que tout les opposait puisqu'ils ont rompu des lances pendant des années. Nous allons voir que ce n'est pas le cas.

Dewey est né en 1859. Il a 61 ans en 1920. Lippmann, lui, cette année-là, a 31 ans puisqu'il est né en 1889. Dewey meurt en 1952, à 92 ans, tandis que Lippmann meurt en 1974, à 85 ans. Le débat Lippmann-Dewey oppose donc des hommes qui ont trente ans de différence.

Autre différence : alors que Dewey est un psychologue et un philosophe, figure majeure du courant pragmatiste américain fondé par Charles Peirce et William James, Lippmann est un journaliste, écrivain, intellectuel, homme d'influence, passionné de politique étrangère. Ce n'est pas quelqu'un qui forge des systèmes, mais qui fait son miel des idées des auteurs qui croisent son chemin. Par exemple, il est très fortement et durablement influencé par Graham Wallas⁶, un professeur de sciences politiques anglais, qui publie

⁶ Wallas est l'un des fondateurs du socialisme « fabien » et l'un des membres de la Société des fabiens. https://fr.wikipedia.org/wiki/Graham_Wallas

« **The Great Society : a psychological analysis** »⁷ en 1914. Il est aussi influencé par Ludwig von Mises⁸ et Friedrich Hayek.

Dewey et Lippmann sont des amis. Quand Lippmann fonde un journal en 1914, il fait appel à Dewey. Ce sont l'un et l'autre des pragmatistes et des libéraux "progressistes" qui se situent à gauche de l'échiquier politique américain (en Europe, ce serait autre chose...), qui veulent refonder le libéralisme, rompre avec le darwinisme social de Spencer en réinterprétant Darwin.

Enfin, il faut encore préciser une chose : si Lippmann et Dewey ont échangé continûment pendant de longues années, l'expression « débat Lippmann-Dewey » n'a été forgée que dans les années 1970, par des analystes américains. Sur le coup, les échanges entre les deux hommes sont passés relativement inaperçus. En tout cas, ils n'ont pas été perçus comme constituant un événement intellectuel digne d'attention.

⁷ Wallas dédie l'ouvrage à Lippmann.

⁸ https://fr.wikipedia.org/wiki/Ludwig_von_Mises

Les ouvrages qui jalonnent le débat Lippmann-Dewey sont les suivants :

	DEWEY	LIPPMANN
1910	The Influence of Darwin on Philosophy (Trad. Franc. : L'influence de Darwin en philosophie, 2016)	
1913		A Preface to Politics
1914		Drift and Mastery (Dérive et maîtrise)
1922		Public Opinion
1925		The Phantom Public (Trad. Franc. : Le public fantôme, 2008)
1927	The Public and Its Problems (Trad. Franc. : Le public et ses problèmes, 2010)	
1935	Liberalism and Social Action (Trad. Franc. : Après le libéralisme ? Ses impasses, son avenir, 2014)	
1937		The Good Society (An inquiry into the principles of -) (Trad. Franc. : La cité libre, 1938)

Lippmann et Dewey ont le même point de départ – la Grande Société (2.3), mais leurs chemins divergent parce qu'ils ne font pas la même lecture de Darwin (2.4).

2.3. - Le point de départ commun : réadapter l'espèce humaine à la Grande Société

Pour Lippmann, qui réfléchit à partir de la révolution darwinienne et du livre de Wallas « **La Grande Société** »⁹, la révolution industrielle a créé une nouvelle situation,

une « **situation complètement inédite de désadaptation** » qui requiert une action politique conçue « **comme une intervention artificielle, continue et invasive sur l'espèce humaine en vue de la réadapter aux exigences de son nouvel environnement** ».

Dewey partage ce constat sur la Grande Société, mais comme il ne fait pas la même lecture de Darwin que Lippmann, il n'en tire pas les mêmes conclusions.

⁹ Publié en 1914.

2.4. – Une divergence : des lectures différentes de Darwin¹⁰

Lippmann conçoit l'évolution comme une amélioration progressive des facultés, transmissible aux générations suivantes grâce à l'hérédité des caractères acquis. Avec cette lecture, l'homme n'a pas de rôle particulier à jouer ; Il lui revient seulement de s'adapter sans résister ; son rôle est strictement passif ; liberté et créativité ne sont pas de mise. L'évolutionnisme de Dewey, au contraire, est continuiste, c'est-à-dire que l'adaptation se fait par un processus d'action-réaction où l'homme a un rôle à jouer. L'adaptation doit alors être créatrice et interactive.

Cette différence dans les lectures de Darwin se traduit très directement dans le rôle attribué au citoyen. Chez Lippmann, le citoyen a un rôle de spectateur et seuls les leaders se voient reconnaître le statut d'acteur ; chez Dewey, au contraire, le citoyen est conçu comme un acteur de la vie politique et c'est par lui – pour être précis : par les interactions sociales qui s'instaurent au sein du public - que se fait l'adaptation de la Grande Société. Adaptation par le bas, donc, chez Dewey, alors que chez Lippmann, au contraire, l'adaptation se fait par le haut, par les experts et la propagande¹¹.

¹⁰ Des deux auteurs que nous allons étudier, c'est sûrement Dewey qui a lu Darwin de plus près. Il a publié en 1910 « *L'influence de Darwin sur la philosophie* » (traduction française parue chez Gallimard en 2016).

¹¹. La position de Lippmann va beaucoup varier. Dans *A Preface to Politics* (1913), il prône la transformation de l'espèce humaine par le haut, par le gouvernement des experts. En 1914, dans *Drift and Mastery* {*Dérive et maîtrise*}, il concède un rôle à l'interaction démocratique, au pouvoir des syndicats et à l'éducation, mais plaide toujours – Grande Société oblige - pour un gouvernement fort éclairé par des experts. Lippmann va hésiter jusqu'au début des années 1920 entre réadaptation par le bas (démocratie, enquête, expérimentation collective) ou par le haut (experts). Il optera finalement pour la seconde voie.

2.5. - Les thèses de Lippmann

Le premier ouvrage dans lequel Lippmann exprime une opinion stabilisée sur toutes ces questions est **Public Opinion**, publié en 1922.

Dans cet ouvrage publié dans le contexte d'après-guerre, -et alors que cette dernière a valorisé le rôle de l'Etat¹², -Lippmann reprend sa thèse initiale d'un retard de l'espèce humaine sur le flux des événements et assume la critique frontale du modèle démocratique. La "masse" informe soumise aux stéréotypes¹³, dit-il, est incapable d'autodétermination. Les solutions de Lippmann : une souveraineté partagée entre les représentants et les experts, mais la décision revenant à ces derniers, seuls capables de réadapter l'humanité à son nouvel environnement mobile, imprévisible et mondialisé.

Reste à rallier les "masses" aux politiques que cela suppose : c'est le rôle de la propagande¹⁴. Et le dèmos dans tout cela ? Il garde le pouvoir de dire « oui » ou « non » au moment des élections ; une démocratie intermittente, en quelque sorte.

Trois ans plus tard, en 1925, alors que la crise de la démocratie Étatsunienne est patente, Lippmann constate dans **The Phantom Public** que les "masses" résistent aux velléités des experts et il rapporte cela à la finitude humaine : l'espèce humaine, dit-il, ne dispose que d'un temps fini et d'une attention limitée. Dans le

¹² Par ailleurs, pendant la Guerre, ayant participé à la rédaction des « *quatorze points* » du Président Wilson, chargés de récapituler la vision américaine de la sortie du conflit, il a pu voir que les choses se sont gâtées à la conférence de Paris de 1919 dès que des citoyens incompétents s'en sont mêlés.

¹³ Notion inventée par W. Lippmann. Il développe aussi la notion voisine de *Pictures in our heads*.

¹⁴ **The manufacture of consent.**

langage d'aujourd'hui, on dirait que le "budget-temps" que chaque individu peut consacrer aux affaires communes n'est pas extensible à l'infini. Lippmann en conclue à l'inanité des notions de démocratie représentative et d'intérêt général. Le mythe d'un citoyen éclairé et apte à trancher au sein de l'agora n'a aucun sens. Et il écrit carrément ceci :

« **Le public doit être mis à sa place afin que les hommes responsables puissent vivre sans craindre d'être piétinés ou encornés par le troupeau de bêtes sauvages** ».

Comment résoudre ce problème ? Essayer de le résoudre par l'éducation ?

La tâche est tellement énorme, dit Lippmann, qu'elle ne peut conduire, qu'à une « **visite touristique des problèmes du monde** ».

Par la morale alors ? Non plus, répond Lippmann, parce que la diversité des places, des points de vue et des intérêts dans la Grande Société est très importante.

Il faut se résigner au « **conflit des normes** » et à la « **pléthore de codes moraux** ».

Il faut donc se faire à l'idée que la masse est informe, chacun étant replié sur la sphère étroite de ses intérêts.

Il faut aussi admettre que chacun se forge ses opinions non par une réflexion autonome, libre et intime sous l'empire de la raison, mais surtout par imitation de journalistes, d'animateurs de radio, d'intellectuels, de personnes d'influence diverses et variées que les hasards de la vie lui ont fait connaître ou rencontrer.

Et là Lippmann remet en cause une première prémisse essentielle du modèle classique de la démocratie représentative, celle qui est relative au citoyen rationnel visant le bien commun.

Et il ne s'arrête pas là puisque – très logiquement – il dit dans la foulée que si les opinions des gens dépendent des groupes d'intérêts qu'ils ont pu connaître, alors on ne peut plus dire que les représentants politiques représentent la volonté générale des citoyens.

Sophie Renaud indique que pour Lippmann « **La tâche de l'élite dirigeante ne consiste pas, (...) à produire (proposer) des droits et devoirs d'une manière à orienter les pratiques sociales vers la concrétisation d'un idéal sociétal, (...) (mais à) traduire la volonté des groupes d'intérêts les plus puissants de la société, car sans cela ces derniers recourront fort possiblement à d'autres moyens afin d'imposer leur volonté** »¹⁵.

¹⁵ S. Renaud, p. 88.

Pour Lippmann, les représentants politiques, -tout comme leurs concitoyens, -ne sont pas omniscients. Ils ont besoin d'experts qui les éclairent pour prendre leurs décisions. Et nous en venons à un thème cher à Lippmann, celui des leaders/experts. Ce sont ceux qui, étant de la partie (insiders), sont en mesure de résoudre telle ou telle catégorie de problèmes. Les autres, les citoyens "lambda", infiniment plus nombreux, sont des outsiders.

Contrairement aux citoyens, les experts peuvent intervenir sur le fond des débats (être acteurs dans les débats) parce qu'ils en maîtrisent les tenants et les aboutissants. Les citoyens, eux, éparpillés qu'ils sont en une multitude de publics divers et variés intéressés par presque autant de questions diverses et variées, ne peuvent être que spectateurs. Le rôle des leaders/experts et de la propagande, dans ce contexte, est de rassembler ce qu'il y a de plus commun à ce que Lippmann appelle

 La « **masse hétérogène des désirs** ».

En fait, pour Lippmann, il faut renoncer à l'idée même de Public avec un **P** majuscule, tel qu'issu de la tradition rousseauiste. Le public fantôme c'est lui, c'est la volonté générale. C'est lui qui dérègle la démocratie et lui interdit d'être adulte.

Il n'y a donc pas de **Public**, mais il y a le public. Incompétent, fragile, amateur, pressé.

Que peut-on attendre de lui ? Quel rôle reste-t-il aux citoyens ?
Quelle vie publique ?

Lippmann imagine une vie publique qui se construit autour de la gestion des désaccords, qui essaie d'inventer des ajustements, qui recherche des modi vivendi.

On est à mille lieux de la tradition française, dans laquelle la vie publique s'établit sur un accord unanime sous l'égide de valeurs surplombantes. C'est que, chez Lippmann, le public apprécie les choses au jugé, il ne perçoit que les différences les plus superficielles et les plus dramatisées (les plus médiatisées). Il n'a pas de vision d'ensemble. Le mieux qu'il puisse faire est de repérer dans les parties en présence celle qui est la moins partisane, et c'est tout. Les activistes (les militants) se chargeront des détails. Voici ce que dit Lippmann :

« Le rôle du public ne consiste pas à exprimer ses opinions, mais à s'aligner ou non derrière une proposition (ou un groupe). Nous devons donc adopter une théorie démocratique {sic} selon laquelle le peuple prend seulement parti pour ou contre des individus qui, eux, gouvernent »¹⁶.

Voter n'est pas se prononcer pour des idées, mais une promesse de soutien. Soit une démocratie réduite aux élections ; une démocratie intermittente. Nul besoin non plus de campagnes électorales au cours desquelles les arguments des uns et des autres seront examinés en long, en large et en travers.

¹⁶ Cité par S. Renaud, p. 89.

Les candidats, dit Lippmann, « **doivent plutôt chercher à former un consensus autour de leur candidature en recourant à d'autres moyens. Ces moyens consistent à créer une unité émotionnelle par la manipulation des symboles** »¹⁷.

Ce sera le rôle des experts en communication de créer ce consensus que Lippmann appelle

« **manufacture of consent** »¹⁸. En français :
manufacture du consentement.

Lippmann n'est pas loin, ici, de l'idée d'homme fort pour situation de crise.

Si on se résume, donc, face à la crise des démocraties dans les sociétés industrielles, Lippmann propose un modèle qui allie gouvernement des experts, manufacture du consentement et démocratie minimaliste purement procédurale.

Cette proposition « **aura une grande influence sur la pensée politique américaine et, plus largement, sur la formation des élites dans l'ensemble du monde** », et elle va donner lieu à un vif débat avec Dewey.

¹⁷ S. Renaud, p. 90.

¹⁸ Expression popularisée par Noam Chomsky, qui l'emprunte explicitement à Lippmann.

2.6. - La réponse de Dewey

Dewey répond à Lippmann en 1927 dans **The Public and Its Problems**.

Selon Dewey, « **Lippmann dresse un portrait du fonctionnement de la société américaine et des enjeux concernant la citoyenneté particulièrement éclairant. (Dewey) croit également que la perpétuation des prémisses de la démocratie représentative nuit à une compréhension approfondie des problèmes politiques contemporains (...)** »¹⁹.

Comme Lippmann, enfin, Dewey constate que le modèle de démocratie de Jefferson, imaginé au temps des petites communautés rurales d'agriculteurs-proprétaires, n'est plus adapté à la Grande Société, mais il ne le rejette pas globalement pour autant ; au contraire, il va chercher à acclimater à la Grande Société deux aspects du modèle Jeffersonien :

- En premier lieu, l'idée de communauté et son idéal démocratique ; si les procédures jeffersoniennes conçues pour des agriculteurs-proprétaires ne valent plus, l'idéal de liberté et d'égalité demeure.

¹⁹ S. Renaud, p. 77.

La communauté, dit Sophie Renaud, est « **une association où tous les membres exercent leur liberté. En son sein, chaque membre participe à l'identification des problèmes qui nuisent à l'atteinte de son bonheur (...)** »²⁰.

Les membres de la communauté se mettent d'accord sur une définition du bien commun par l'interaction et la communication. C'est cette interaction et cette communication qui donnent leur sens à la communauté. Un sens a posteriori, donc.

- L'autre aspect du modèle jeffersonien que Dewey veut garder c'est l'approche morale, mais sans la posture déiste qui caractérisait Jefferson :

pour Dewey, « **la tradition américaine est une tradition morale, les attaques contre elle (...) impliquent des problèmes moraux et ne peuvent être résolues que sur des raisons morales** ».

Dans **Le public et ses problèmes** Dewey indique que l'agir humain produit deux types de conséquences.

« **Parfois, les conséquences sont circonscrites à ceux qui prennent directement part à la transaction qui les produit. Dans d'autres cas,**

²⁰ S. Renaud, p. 79.

elles s'étendent bien au-delà de ceux qui sont immédiatement occupés à les produire ».

Dans le premier cas, Dewey parle de transaction privée,

et dans ce cas, indique S. Renaud, « **seuls les individus directement concernés par les conséquences de l'action doivent s'entendre sur la façon de les contrôler** ».

Dans le second cas, Dewey parle de transaction publique et il y distingue deux dimensions : une dimension passive et une dimension active. Dewey définit, tout d'abord, le public (de la transaction publique) comme l'ensemble de ceux qui sont affectés par les conséquences indirectes de cette transaction (et vous avez là la dimension passive de la transaction : des gens sont affectés). Il ajoute, ensuite, que face au spectacle dont ils sont les témoins - et qui les affecte - des individus - peuvent estimer nécessaire de s'occuper des conséquences de la transaction en cause (et voilà la dimension active de la transaction : les individus réagissent ; tout à l'heure, ils étaient affectés ; maintenant, ils réagissent).

Voilà pour les deux dimensions de la transaction publique. Mais Dewey ne s'arrête pas là. Il élargit ensuite la notion de public à tous les organismes, même extérieurs à ces transactions, qui se sentent concernés et éprouvent, eux aussi, le besoin d'une réponse active. Et c'est dans ce mouvement d'élargissement ("bottom → up"), pouvant, -de fil en aiguille, -conduire à une organisation en Etat, que Dewey voit l'émergence du politique.

Et on comprend bien aussi que chez Dewey l'Etat ainsi conçu, - gardien de l'intérêt commun²¹, -est toujours à réinventer pour s'adapter aux besoins et aux demandes changeants de la société, d'une part, et que, d'autre part, cet Etat ne trouve pas sa légitimité dans la raison, dans une raison transcendantale, mais dans la gestion des conséquences/effets indésirables des transactions engagées dans la société.

Il est clair qu'avec Dewey on est passé dans un autre monde...

Dans un autre monde parce que là où Lippmann restreint le politique au « **respect procédural des règles en cas de crise** », Dewey soutient, lui, que « **sans la transmission de l'expérience sociale et politique par la communication du public avec lui-même, l'espèce humaine sera condamnée à en rester au tâtonnement maladroit de l'essai et de l'erreur** ».

Là où Lippmann stigmatise la résistance au changement des masses, Dewey l'impute aux élites anciennes qui ne veulent pas renoncer aux formes politiques qu'elles ont contribué à instaurer. A quoi Dewey ajoute le retard des idées, qui reflète à ses yeux les susnommées formes politiques surannées. Lippmann, à ses yeux, incarne ces deux formes de retard.

²¹ Pour faire clin d'œil vers Jefferson, Dewey parle de « **gardien de la communauté** ».

2.7. - Les sources biologiques du conflit

Arrivé à ce point, -et avant de continuer, -je reviens une nouvelle fois sur la question des deux lectures "orthogonales" de Darwin que font nos deux auteurs.

Il y a, je le rappelle, la lecture de Lippmann.

Lippmann « conçoit l'évolution comme une amélioration progressive des facultés, transmissible aux générations suivantes grâce à l'hérédité des caractères acquis. Avec cette lecture, l'homme n'a pas de rôle particulier à jouer ; Il lui revient seulement de s'adapter sans résister ; son rôle est strictement passif ; liberté et créativité ne sont pas de mise. L'évolutionnisme de Dewey, au contraire, est continuiste, c'est-à-dire que l'adaptation se fait par un processus d'action-réaction où l'homme a un rôle à jouer. L'adaptation doit alors être créatrice et interactive. Chez Dewey, l'adaptation se fait donc par le bas, par les interactions sociales, alors que chez Lippmann elle se fait par le haut, par les experts ».

Chez Lippmann, tout tourne autour de la distinction entre les leaders (agents actifs) et les masses (inertes, amorphes et passives).

La lecture que fait Dewey de Darwin est différente. Il est contre cette distinction "actif-passif" qui est cloisonnante, qui assigne des individus aux mode passif, et d'autres au mode actif. Pour Dewey, cela renvoie au passé, passe à côté de la révolution scientifique, et ignore la grande leçon du darwinisme, tel, en tout cas, que Dewey le comprend,

à savoir que pour Dewey « **là où il y a de la vie, il y a du comportement, de l'activité, de l'ajustement adaptatif qui n'est pas complètement passif** » ; il y a un être humain qui s'efforce de « **modifier l'environnement dans les intérêts de la vie** ».

Et de même que les dimensions active et passive de l'expérience sont articulées, de même il n'y a pas des sujets actifs d'un côté, et, de l'autre, des sujets passifs.

C'est précisément sur ce point que réside le désaccord. Pour Lippmann, les organismes doivent s'adapter de manière passive à ce qu'il appelle

Les « **exigences ultimes de l'environnement** »,

c'est-à-dire à la division mondiale du travail,

laquelle division mondiale du travail, pour Lippmann, est hors de portée de « **toute forme de discussion collective** ».

Alors que chez Dewey, au contraire,

il faut « **réarticuler les dimensions passive et active de l'expérience en même temps que les tendances nécessaires à l'innovation et à la stabilité, que la Grande Société puis le gouvernement des experts n'ont justement pas cessé d'opposer** ».

Cela conduit Dewey à ce qu'il appelle la théorie des « **équilibres ponctués** »,

théorie selon laquelle « **l'évolution oscille entre longue période de stase et courte période d'accélération** »,

ce que Barbara Stiegler appelle les « **hétérochronies du temps évolutif** ».

Les deux hommes veulent reconstruire le modèle démocratique à la mesure des défis de la Grande Société industrielle et mondialisée, mais, on le voit, c'est à peu tout ce sur quoi ils sont d'accord.

D'un côté donc – avec Lippmann - une pensée organisée autour du flux et pour le flux, qui cherche à réduire les stases. De l'autre – avec Dewey - une pensée qui articule les deux dimensions.

Et cette opposition, je le répète une fois de plus, renvoie à deux lectures différentes de Darwin.

D'un côté, Lippmann, avec une conception exclusivement passive de l'adaptation, qui s'en remet à la transmission entre générations des caractères acquis, et qui voit une société emmenée dans un flux d'évolution irrépressible (la mondialisation) auquel le gouvernement des experts doit adapter, quoi qu'il en coûte, les individus à l'entendement limité.

D'un autre côté, Dewey, avec une conception continuiste qui fait de l'évolution un processus d'action-réaction dans lequel l'homme a un rôle à jouer, et qui voit une société qui alterne phases de flux et phases de stase permettant aux individus d'accumuler de l'expérience collective à travers la délibération sur le bien commun. Passivité et limitation d'un côté ; liberté et créativité de l'autre.

2.8. - Bilan des accords et désaccords entre Lippmann et Dewey

Les points d'accord :

- Tous les deux sont des pragmatistes, qui s'attachent à ce qui marche, à ce qui fonctionne (ils sont adeptes de la "méthode des conséquences").
- Tous les deux pensent qu'il faut reformuler les prémisses de la démocratie pour les adapter à la "Great Society".
- Tous les deux, fidèles en cela à la tradition américaine, ont une conception de la société sans instance totalisante politique (ou sans instance politique totalisante), sans Tout.
- Pour l'un comme pour l'autre, l'Etat ne porte donc pas de grand récit, il n'y a pas d'ordre sociétal transcendantal.
- Tous les deux proposent le même type de régulation sociale.

Tous les deux, d'après S. Renaud, « **surmontent les failles du modèle de la démocratie représentative en proposant une régulation culturelle-communicationnelle, et donc apolitique, des pratiques sociales** ». L'un et l'autre, ajoute-t-elle, s'inscrivent, ce faisant, « **dans l'engouement organisationnel-managérial** » de leur époque.

- L'Etat revêt donc une dimension technicienne chez les deux hommes, mais cette dernière est peut-être plus évidente chez Lippmann (appel aux experts) que chez Dewey (rejet des experts, mais c'est bien l'Etat qui est le gestionnaire des conséquences des transactions entre les individus).

Voilà pour les points d'accord, qui ne sont pas du tout marginaux.

Il y a aussi des points de désaccord :

- La lecture de Darwin n'est pas la même, je l'ai souligné plusieurs fois.
- Mais LA grande différence est que là où - pour organiser la cohésion sociale - Lippmann fait appel aux experts, Dewey est plus proche, lui, d'un schéma jeffersonien organisé autour des communautés²² ;

C'est ainsi que Dewey propose de « **restructurer la société de manière à ce que les citoyens puissent auto-organiser librement leur communication** », au moyen des enquêtes notamment.

- A cet égard, Sophie Renaud indique que Dewey fait un gros reproche à Lippmann :

²² « **La République idéalisée par Jefferson était formée de petites communautés d'agriculteurs** » (S. Renaud, p. 68).

Le gros reproche que Dewey fait à Lippmann, dit Sophie Renaud, est d'assujettir « **les membres de la société à la puissance décisionnelle de l'élite dirigeante** ».

2.9. Pour conclure

Sur la question démocratique le néolibéralisme a retenu les thèses de Lippmann, et pas celles de Dewey²³.

Le débat entre les deux hommes reprendra quelques années plus tard, sur le thème de l'avenir du libéralisme cette fois-ci. En 1935, Dewey publie **Liberalism and Social Action**, auquel Lippmann répond en 1937 avec **Inquiry into the Principles of the Good Society**, plus connu sous le titre abrégé **The Good Society**. Le livre de Lippmann va être immédiatement traduit en français et publié en 1938 par les *éditions de Médicis* sous le titre **La cité libre**²⁴. Dans la foulée, un colloque est organisé en août 1938 à Paris autour de l'ouvrage. C'est le célèbre « **colloque Lippmann** », qui va être un moment important de la refondation du libéralisme, et qui va être le thème de la prochaine conférence.

Nous vous remercions de votre attention.

²³ Il faut dire que Lippmann occupe une position d'influence de premier rang.

²⁴ Avec une préface d'André Maurois.